

COMME NEIGE

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.
Cyrille Martinez, *Deux jeunes artistes au chômage*, 2011.
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.
Aurélia Bonnal, *The Queen is dead*, 2012.
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.
Gaëlle Héaulme, *Les Petits Contretemps*, 2013.
Cathie Barreau, *Comment fait-on l'amour pendant la guerre ?*, 2014.
Cyrille Martinez, *Musique rapide et lente*, 2014.
Isabelle Zribi, *Quand je meurs, achète-toi un régime de bananes*, 2014.
Marie-Aimée Lebreton, *Cent sept ans*, 2014.
Antoinette Rychner, *Le Prix*, 2015.
Ingrid Thobois, *Le Plancher de Jeannot*, 2015.
Sylvie Weil, *Selfies*, 2015.
Pierre Deram, *Djibouti*, 2015.

Colombe Boncenne

COMME NEIGE



BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2016.
ISBN : 978-2-283-02939-8
ISSN : 2110-0713

L'œuvre de collaboration est, selon l'article L. 113-2 alinéa 1 du code de la propriété intellectuelle, « l'œuvre à la création de laquelle ont concouru plusieurs personnes physiques ».

7

L'œuvre collective est, selon l'article L. 113-2 alinéa 3 du code de la propriété intellectuelle, « l'œuvre créée sur l'initiative d'une personne physique ou morale qui l'édite, la publie et la divulgue sous sa direction et son nom, et dans laquelle la contribution personnelle des divers auteurs participant à son élaboration se fond dans l'ensemble en vue duquel elle est conçue, sans qu'il soit possible d'attribuer à chacun d'eux un droit distinct sur l'ensemble réalisé ».

L'œuvre composite ou *dérivée* est, selon l'article L. 113-2 alinéa 2 du code de la propriété intellectuelle, « l'œuvre nouvelle à laquelle est incorporée une œuvre préexistante sans la collaboration de l'auteur de cette dernière ».

CHAPITRE PREMIER

Crux-la-Ville

« Eh, monsieur, un roman est un miroir qui se promène sur une grande route. »

Stendhal, *Le Rouge et le Noir*

9

« Là, celle-là ! avait hurlé Suzanne, en désignant de la main la sortie que nous étions en train de dépasser.

– Alors là, bravo, Suzanne ! Tu ne pouvais pas le dire plus tôt ? »

Les yeux encore rivés à l'écran de son téléphone, elle ne m'avait pas répondu. Je m'étais emporté :

« À quoi bon, franchement, se servir de ton Smartphone et de cette fichue application GPS qui indique la direction à suivre avec un retard terriblement dangereux ? Et les panneaux, Suzanne ? Tu ne crois pas qu'ils sont plus utiles qu'un téléphone ? Tu ne pourrais pas lever un peu les yeux sur le monde ? Non mais vraiment, Suzanne, ce n'est plus possible, la vraie vie n'est pas sur ton écran, fais un effort, bon sang. »

Elle n'avait pas moufté, tapotant sur sa machine dans l'espoir de trouver un « itinéraire bis ». Je lui avais alors déclaré,

en détachant distinctement chaque syllabe, qu'elle était vraiment conne; ce qui avait gâché le début de notre excursion de fin de semaine. C'était dommage, car il y avait de moins en moins de moments où nous nous accordions un peu de bon temps tous les deux, surtout depuis qu'elle avait acquis ce téléphone soi-disant intelligent.

Nous avions prévu d'aller à Clamecy, sortie 34 de l'autoroute de l'Arbre. « Tiens, lequel est-ce, parmi tous, l'Arbre », avais-je demandé à haute voix avant ce petit incident, en regardant les plantations de bord de route; mais Suzanne m'avait rappelé que j'étais au volant et exhorté à me concentrer sur la route plutôt que sur ses bas-côtés.

10 Clamecy, nous ne connaissions pas, mais nos amis Lise et Vladimir, adeptes de la région, nous avaient vanté cette bourgade et j'avais pris la décision d'y faire une excursion pour nous aérer un peu; le printemps était pluvieux cette année-là, et les week-ends, nous tournions un peu en rond dans notre appartement parisien. Suzanne m'avait suivi, ni enthousiaste ni réfractaire; nous avions vieilli, notre intrépidité ne prenait pas de risque majeur.

Nous avons donc continué sur l'autoroute de l'Arbre et je guettais la sortie 35, qui, en dépit de toute logique, n'existait pas; je l'avais interprété comme un mauvais signe. Il nous faudrait rouler jusqu'à la sortie 36, Château-Chinon, assez loin de Clamecy, et sans doute y déjeuner, eu égard à l'heure qui, comme la route, avançait inexorablement. J'étais de toute façon éprouvé par notre réveil matinal, je trouvais que le ciel nous engageait à ne pas retourner en arrière – « Tu ne pourrais pas regarder la route plutôt que le ciel? », m'avait dit Suzanne; et j'avais faim, et soif – « Château-

Chinon, on va y trouver du bon vin au moins, c'est déjà ça, Suzanne ».

Puis Château-Chinon était devenu Crux-la-Ville. Une histoire de téléphone donnant de nouveau de mauvaises indications, associée à une grande lassitude et l'envie d'en finir, vite. D'ailleurs, Crux-la-Ville, ça ne sonnait pas si mal, et j'étais le genre de type à me laisser porter par une sonorité. Suzanne avait protesté mais je n'en avais pas tenu compte, lui assénant plutôt un sec « C'est toi qui conduis ? ». J'étais épuisé par elle, le ciel, et la voiture.

Nous nous étions donc retrouvés, Suzanne et moi, fâchés, après avoir avalé de banals croque-monsieur et de mauvais cafés, servis par un homme assez peu aimable, dans un établissement nommé – y avait-il un soupçon d'ironie là-dedans, avais-je pesté – Les Légendes, à Crux-la-Ville dans le département de la Nièvre.

Dans la rue principale de Crux-la-Ville, nous nous étions rendus à la maison de la presse, où je comptais acquérir une carte de la région – le téléphone intelligent de Suzanne s'était éteint, plus de batterie, la faute à l'usage abusif du GPS, avait-elle osé prétendre – et le journal local, qui constitue l'une de mes petites joies d'un week-end en province : du reportage de proximité au menu du restaurant scolaire en passant par la légende délicieusement ordinaire des photographies, je me délecte toujours d'apprendre que la confrérie des chasseurs de papillons s'est réunie vendredi dernier à l'heure où les enfants des écoles primaires dégustaient une cassolette de légumes de saison dans le cadre de la semaine du goût.

J'avais un peu flâné dans le fond de la boutique, qui faisait également office de papeterie et de librairie, avais farfouillé

nonchalamment dans les rayonnages. Parmi les tabloïds vulgaires, les cahiers *Le Conquérant* aux pages jaunies et l'exemplaire d'un guide de voyage à la couverture verte vantant les merveilles de la région, notamment, comme je l'avais appris en feuilletant rapidement l'ouvrage, la « promenade aux sept lavoirs », j'avais découvert, posé sur un bout de table, un carton rempli de livres neufs, portant une étiquette manuscrite : « Soldes, 2 euros ».

J'avais examiné le contenu de la boîte. Il y avait là quelques biographies inutiles, comme celle d'un ancien boucher reconverti en présentateur vedette d'une émission de télévision, intitulée *Du bifteck au plateau*, des enquêtes prétendument historiques, des romans aux allures vaguement érotiques et au fond, tout au fond du carton, un livre d'Émilien Petit que je ne connaissais pas : *Neige noire*. Moi qui étais certain d'avoir tout lu de lui, j'avais considéré ma découverte comme un trésor qui allait sauver cette excursion cruxoise.

J'avais consulté les premières pages pour vérifier la date de parution de *Neige noire* : 2000. Cela devait être un de ses premiers romans qui m'avait échappé. C'était tout de même assez incroyable de ne jamais avoir entendu parler de ce livre et de le trouver ici, dans la maison de la presse de Crux-la-Ville. D'autant plus qu'Émilien Petit incarnait, me semblait-il, une littérature exigeante, dont le public fidèle était un tant soit peu averti (depuis le serveur des Légendes, j'avais un a priori négatif sur les autochtones). Petit avait-il un lien quelconque avec cette région ? Pas à ma connaissance, mais si un livre de lui avait pu m'échapper, pourquoi pas un pan de sa biographie ? Ou alors ce *Neige noire* se déroulait-il à Crux-la-Ville ou ses alentours ? Cela, j'allais pouvoir le vérifier en

faisant l'acquisition du livre sur-le-champ. Pour le reste, je pourrais demander à Hélène. Ma douce Hélène, je tenais là un excellent prétexte pour la rappeler.

Ma trouvaille m'avait fait changer d'humeur. Suzanne faisait les cent pas devant la maison de la presse, elle essayait de rallumer son téléphone qu'elle avait rebranché quelques instants derrière le comptoir du bistrot où nous avions déjeuné. Je l'avais rejointe en possession de *Neige noire*, du *Journal du Centre*, d'une carte Michelin et du fameux guide vert que j'avais exhibé tout sourire en proposant de profiter de notre présence ici pour faire la « promenade aux sept lavoirs », avant de repartir vers Clamecy. Elle avait apprécié ce revirement, et répondu avec enthousiasme à ce projet de balade.

13

Nous avons passé l'après-midi à arpenter des sentiers ruraux aux abords desquels étaient apparus, par sept fois, affleurant des tapis de verdure, des lavoirs de pierre aux bassins asséchés. Nous avons imaginé le temps où ces lavoirs étaient utilisés, les femmes en longues jupes de coton, les baquets lourds de linge, les enfants courant autour des tas de chiffons – le paysage s'était animé, nous aussi.

Puis nous avons rejoint Clamecy pour l'heure du dîner et savouré Chez Luigi une pizza aux escargots, spécialité du chef. J'étais presque heureux, et Suzanne n'avait pas l'air trop triste. Ça nous changeait.

Le soir même, dans le lit froid de l'hôtel où nous avions réservé pour la nuit, je lus *Neige noire* d'une traite, à la faible lueur de ma lampe de chevet, beaucoup plus agréable cependant que celle, blanche et intermittente, diffusée par le néon

du plafond. Le récit s'ouvrait sur cette phrase : « Je ne me souviens pas du tout de ce que j'ai fait hier soir. » Le narrateur se réveillait au milieu de la nuit, dans le lit d'une chambre d'hôtel qu'il ne connaissait pas – la coïncidence me fit sourire –, seul – l'heureux homme, pensais-je alors que la respiration sifflante de Suzanne endormie me dérangeait – et l'esprit brumeux de celui qui a trop bu la veille, ce qui me menaçait également, eu égard aux trois pichets de mâcon que j'avais cru bon de commander pour étancher ma soif. Depuis son lit inconnu, le narrateur, Marc, imaginait ce qui avait pu lui arriver. Chacune de ses élucubrations formait un récit qui démarrait avant la nuit en question et permettait de reconstituer sa vie par bribes, et surtout ses amours avec Édith et Rose. Chaque chapitre – il y en avait trois – était une hypothèse, commençait par : « Peut-être... » et se terminait par : « Et je me réveille seul dans ce lit. » Dans le premier – « Peut-être me suis-je assoupi au bord du fleuve? » –, Marc revisitait le souvenir d'une promenade au bord d'un fleuve en compagnie de Rose. La sentant s'échapper, il frôlait son long imperméable, tâchant ainsi de garder un lien avec elle. Marc entretenait Rose de la vie des saumons, il philosophait sur leur façon de remonter de la mer vers le fleuve originel, à contre-courant. Rose l'écoutait en souriant, puis lui expliquait, encore souriante, qu'elle aussi allait opérer sa métamorphose, repartir en arrière, et le quitter. Au retour de leur longue marche, dans la chambre d'hôtel où il avait pensé passer une nuit merveilleuse avec elle, Marc, désolé, regardait Rose faire ses bagages, et ne trouvait rien à dire pour la retenir. Il sentait sa présence s'écouler, comme l'eau du fleuve vers la mer, une souffrance profonde, enfouie, l'assaillait,

mais il n’y avait rien à faire, si ce n’était descendre au bar de l’établissement, pour ne plus penser à l’eau et aux saumons. Marc se remémorait la réplique ridicule du type qui lui avait servi un énième verre : « Elle est partie, la jolie dame, n’est-ce pas ? », qui avait précipité son escapade nocturne vers les bords du fleuve où il s’entretenait avec Rose quelques heures plus tôt, puis, plus rien. « Et je me réveille seul dans ce lit. »

Le deuxième chapitre donnait sens au titre du livre. « Peut-être suis-je encore à Oslo », se disait Marc en se réveillant. Tout partait du souvenir d’un autre manteau de femme, celui de laine noire que portait Édith (c’était elle qui avait sans aucun doute précipité les problèmes avec Rose), un jour de neige parisienne, alors qu’ils étaient sortis à l’aube afin de contempler le tapis immaculé qui avait recouvert la ville et y déposer la marque, tout aussi furtive que fugace, de leurs pas et de leurs amours. Le contraste entre la silhouette longiligne et sombre d’Édith qui marchait devant lui et le blanc de l’étendue de neige l’avait saisi et fait naître en lui une série de réflexions sur les extrêmes et les paradoxes. Édith lui avait parlé des quelques mois qu’elle avait passés en Norvège lorsqu’elle était étudiante, de la neige si différente là-bas, et du jeune homme dont elle avait été très amoureuse cette année-là. Marc s’était promis de retrouver ce type, non pas pour le ramener à Édith – il était bien trop épris d’elle pour cela –, mais pour se confronter à une forme de rivalité blonde (il l’imaginait blond, le jeune homme) et nordique. En Norvège, où il passait un mois à mener une enquête un peu minable, il ne retrouvait évidemment personne, et afin de se soustraire à la seule présence qui lui restait, la sienne donc, il absorbait chaque soir une dose impressionnante de

vodka, alcool réputé pour assourdir la mémoire. Y avait-il eu, la veille, un verre de trop ? se demandait Marc. « Et je me réveille seul dans ce lit. »

Au troisième et dernier chapitre, Marc délirait, s'imaginait dans un non-lieu, pris dans l'entre-deux de la conscience et de l'abandon. Comme dans la plupart des romans d'Émilien Petit, la frontière entre réel et imaginaire se brouillait et l'on n'était plus certain de rien. Marc était-il en train de mourir ? Ou tout cela n'était-il qu'un seul rêve ? Marc pouvait tout aussi bien s'être endormi chez lui, rêvant qu'il se réveillait dans la chambre d'un hôtel inconnu et échafaudant mentalement la suite. À la fin, on n'en savait donc pas plus sur les raisons de sa présence dans ce lit, et le bref épilogue n'aidait en rien : « Marc hésite à se lever et faire le tour de la chambre, à traquer un indice – il faudrait repousser les draps, insuffler une force à son corps, accepter le tangible. Las, il replonge finalement dans ses songes, à l'abri de rien, capable de tout. »

16

En refermant *Neige noire*, j'éprouvai le sentiment de satisfaction du lecteur fidèle qui retrouve dans le nouveau texte d'un écrivain qu'il aime son style, et, dans le cas précis d'Émilien Petit, ses personnages (Marc, Édith, Rose apparaissent dans d'autres romans). Ce plaisir fut toutefois mêlé de crainte. Comme je m'apprêtais à me laisser envelopper par le sommeil et les rêves, j'eus peur de ne jamais me réveiller – ou très seul dans mon lit.

Le lendemain matin, Suzanne se montra d'une humeur plutôt douce et j'étais moi-même dans d'assez bonnes dispositions – je savais où j'étais. Nous fîmes un agréable

tour de la bourgade de Clamecy, Suzanne s'enticha d'une soupière qu'elle dégota dans la boutique d'une enseignante reconvertie à la brocante ; il faisait frais mais ensoleillé, c'était le printemps que nous étions venus chercher.

Je regardai Suzanne. Et un peu à la manière du narrateur de *Neige noire*, qui cherche à comprendre comment il en est arrivé là, je repensai au charmant sourire de la jeune femme que j'avais décidé de séduire il y avait plus de vingt ans, un soir dans un bar parisien où un ami commun, Stanislas, nous avait réunis ; à ses taches de rousseur sur les pommettes, son air un peu sérieux, sa façon de boire lentement, tous ces menus détails qui me l'avaient rendue si désirable. Nous avions parlé littérature. Suzanne l'avait étudiée et évoquait avec une grande délicatesse les auteurs qu'elle aimait, Flaubert et Maupassant notamment. Elle venait d'obtenir le concours de bibliothécaire. Je lui avais raconté mes premières émotions de lecteur (de poésie surtout), je lui avais confié comment les livres que je chapardais à la bibliothèque municipale avaient constitué pour moi une extension du monde dans lequel j'avais grandi – échappées belles, portes qui s'ouvrent dans une jeunesse de fils d'ostréiculteur en Charente-Maritime.

Une fois mon bachot obtenu, avais-je expliqué à Suzanne, j'étais « monté » à Paris et m'étais inscrit à la faculté de lettres où j'avais vite déchanté. Je n'avais pas l'esprit disposé aux études, et la nécessité de gagner de l'argent pour subvenir à mes maigres besoins avait pris le dessus. Tout en continuant à assister à quelques cours, en particulier celui du jeudi matin sur les jeux littéraires où je retrouvais Stanislas, j'avais surtout enchaîné ce que l'on a coutume d'appeler des « petits

boulots », un qualificatif qui, pour moi, avais-je dit à Suzanne, dépréciait des expériences en rien minimes. J'avais ainsi été coursier (je dus m'arrêter suite à un fâcheux accident de mobylette), contrôleur de train (mais j'étais incapable de mettre une amende aux resquilleurs pour lesquels j'éprouvais toujours un sentiment de sympathie), puis vendeur de montres (mais j'étais terriblement angoissé par tout ce temps qui passait autour de moi).

Depuis je m'étais fixé comme serveur, d'abord dans des bars, puis dans des restaurants où j'apprenais dans les cuisines l'art de l'association des saveurs. J'avais d'ailleurs proposé à Suzanne de lui préparer un repas, un de ces jours, puis j'avais enchaîné sur Pierre Jean Jouve dont je vénérâis le livre *Paulina 1880*. Stanislas nous avait interrompus d'un violent « Quelle fiotte, ce type ! », avant de se diriger vers la sortie de l'établissement. Suzanne l'avait suivi et la soirée s'était terminée sur leur sortie théâtrale. J'avais alors compris que Suzanne était le « trésor de féminité et de littérature » dont Stanislas me faisait grand cas depuis quelques mois, oubliant pour un temps ses discours désespérés sur la bassesse de l'âme humaine. Enfin, il était amoureux, et Suzanne aussi, apparemment. J'aurais aimé avoir l'occasion de demander à Stanislas si le terme « fiotte » qu'il avait employé ce soir-là m'était destiné, ou s'il désignait Pierre Jean Jouve, mais je ne le revis plus avant sa disparition un mois plus tard. Il était parti seul en voyage en Amérique du Sud l'été de cette année-là et n'en était pas rentré.

On ne sut jamais ce qui lui était arrivé : était-il mort ou s'était-il reconstruit une nouvelle existence ? Toutes les recherches de ses proches restèrent vaines – aucune trace de

lui ou de son corps ne fut retrouvée dans les pays qu'il avait visités, aucun appel à témoin ne donna de résultat ; il s'était évaporé. Beaucoup lui inventèrent des fins plus ou moins romanesques (suicide, crime crapuleux, changement brutal de vie, etc.) ; je pensais plutôt au basculement que cela représenterait pour nous tous, ses proches, d'accepter l'irrésolu comme une possibilité de l'existence. De cela, j'avais longuement discuté avec Suzanne, que j'avais revue avec d'autres amis dans des réunions organisées autour du « mystère Stanislas », puis seule. Nous avons pris le pli de nous retrouver pour de longues promenades dans Paris et parler de celui que nous avons perdu, ou qui nous avait perdus, nous ne savions plus quel sens il fallait donner à cet événement. Je me sentais d'autant plus confus que je nourrissais, à l'égard de Suzanne, un sentiment amoureux qui s'approfondissait à chaque entrevue mais que je ne me résolvais pas à lui avouer, tétanisé à l'idée de passer pour un profiteur de guerre. Nous avions pour nous des rendez-vous réguliers, des confessions glanées au détour des boulevards, des silences gênés dans des ruelles, des cafés liégeois de fin d'après-midi, des échanges de livres, avec des lettres glissées entre les pages. Dans une de ces lettres, Suzanne m'avait avoué qu'elle possédait un manuscrit inachevé de Stanislas, un roman d'amour où s'enchevêtraient fiction et réalité. Je lui avais répondu au détour d'un paragraphe qu'il faudrait en faire quelque chose, un jour. Elle m'en avait reparlé de vive voix quelques mois plus tard, un après-midi d'hiver où elle m'avait proposé de me remettre ledit manuscrit, pour que moi j'en fasse, un jour, quelque chose. J'étais, selon elle, l'héritier littéraire de Stanislas. Nous avons donc marché ce jour-là jusque chez

elle, avenue Rachel, non loin de la place de Clichy. Elle avait extrait de sa bibliothèque une enveloppe de papier kraft, me l'avait remise sans un mot, puis m'avait embrassé. Mes mains avaient alors lâché l'enveloppe pour se poser sur les joues de Suzanne, puis ailleurs. Lorsque j'avais retrouvé le paquet le lendemain matin, je l'avais replacé sur l'étagère sans l'ouvrir.

Je m'étais installé avenue Rachel peu après, naturellement. Suzanne et moi nous aimions beaucoup, passions de doux moments ensemble, mais conservions l'assurance que notre temps amoureux était compté, que nous devrions nous séparer un jour ou l'autre. Nous ne nous le formulions pas clairement, mais nous étions persuadés que Stanislas finirait par ressurgir et récupérer sa place.

À l'époque, Suzanne débutait comme documentaliste pour le collège Jules-Ferry. Elle conseillait, encourageait, guidait des milliers d'élèves dans la lecture, leur enseignait à utiliser une bibliothèque qu'elle constituait elle-même. J'aimais l'écouter m'en parler autour d'un repas que j'avais préparé les jours où je n'étais pas de service. Je nourrissais d'ailleurs le projet de monter ma petite affaire dans la restauration, un endroit où je servirais, entre autres, les huîtres de mon père, et où les murs seraient remplis d'étagères de livres à disposition des clients. Mais je n'eus pas le temps de m'attarder sur ce désir. Une petite année après mon emménagement, Suzanne m'avait annoncé qu'elle était enceinte. J'avais alors considéré que la vie de famille ne saurait souffrir le rythme de mon métier de serveur, il était temps de me ranger. Je travaillais alors dans un minuscule restaurant, au centre de Paris, Le Petit Vatel. Le propriétaire, Sixte – ainsi nommé parce qu'il était le sixième rejeton d'une famille de

sept enfants –, ancien baroudeur qui avait été, entre autres, gardien de phare, m'emmenait souvent boire un whisky avec lui à la fin du service. Nous retrouvions parfois quelques habitués du restaurant avec qui nous entretenions des rapports plutôt amicaux. Un soir de ce genre, je lui avais annoncé ma paternité prochaine et les changements que cela impliquerait dans ma modeste existence. Jean Bourpailleur était avec nous. En bon voisin (il vivait à deux rues), il fréquentait Le Petit Vatel deux ou trois soirs par semaine. Toujours seul – il était veuf et affublé d'enfants ingrats –, il se joignait volontiers à nous pour le whisky. Bourpailleur était patron d'une moyenne entreprise d'imprimerie, il partageait avec Sixte une passion pour Honoré de Balzac et une de leurs conversations favorites portait sur le début des *Illusions perdues*, où il est précisément question d'imprimerie pendant de longues pages. J'aimais beaucoup les écouter. Mais ce soir-là, c'était eux qui m'avaient écouté, et Bourpailleur d'opiner gentiment et de dire : « Ça tombe bien, notre comptable nous quitte. Vous ne m'en voudrez pas, Sixte, de kidnapper ce jeune homme ? » Ils avaient bien ri et commandé un deuxième whisky. J'avais protesté, fort peu convaincu d'être la personne adéquate, mais Bourpailleur m'avait rassuré (ou alors était-ce le whisky ?). Quelques mois de formation suffiraient. Et puis il m'avait dit : « Mon cher, dans *comptable*, il y a *conte*. »

Peu de temps après, Suzanne m'avait fait une nouvelle annonce. Elle était rentrée d'un examen à la maternité, avait pointé son index vers son ventre et avait dit : « Ce sont des jumeaux. »

J'avais pris mes fonctions chez Bourpailleur & fils quelques mois plus tard, après une formation accélérée. Formation qui m'avait, contre toute attente, passionné : il s'agissait, avec des chiffres, de raconter une histoire, celle d'une entreprise, et de la retranscrire dans le grand livre, dont être le maître me donnait le sentiment de détenir la clé d'un grimoire. Le passif, l'actif, les engagements, les provisions, les imprévus, la vie ne résidait-elle pas dans ce type d'écritures ? Je devins donc, sans regrets, employé de bureau à Malakoff, 9 h-17 h, salaire correct, collègues bourrus mais sympathiques. Et puis, il y avait la présence de l'imprimerie, le bruit des machines, l'odeur du papier et de l'encre, dont je ne me lassais pas. De surcroît, nous travaillions parfois avec des éditeurs ; des presses, il m'arrivait de voir sortir des livres.

Nos enfants étaient nés : une fille et un garçon. Moi qui avais eu si peur de les confondre, j'étais sauvé. Nous avons choisi chacun un prénom en référence à un roman que nous aimions – moi, Aurélien, Suzanne, Emma (Pauvre petite, c'est un sale coup, avais-je pensé, mais je n'avais rien dit, Suzanne venait courageusement de mettre au monde deux enfants).

Nous les avons élevés sans autres encombres que quelques originalités vestimentaires à l'âge de l'adolescence, associées à des remarques tout à fait désobligeantes sur notre mode de vie « pépère », mais cela avait vite passé. Emma brillait désormais dans des études d'économie et multipliait les expériences à l'étranger, Aurélien suivait des études de vétérinaire à l'école de Maisons-Alfort où il était pensionnaire. J'étais pour ma part resté comptable chez Bourpailleur & fils. Dix ans après mon arrivée dans son

équipe, Jean Bourpailleur, un été, était mort brutalement d'une rupture d'anévrisme sur la plage de Dinard où il passait ses vacances. Son fils, Thibault, un jeune homme pas très malin, avait repris les rênes de l'entreprise. Ma connaissance des arcanes comptables de la maison ainsi que la place privilégiée de l'employé chéri de feu le fondateur m'avaient assuré mon emploi. Thibault avait « renouvelé le portefeuille de clients » et « insufflé à l'activité quelques modernisations nécessaires » qui me déstabilisaient – du temps de son père, nous n'aurions jamais imprimé de brochures publicitaires pour une grande surface –, mais je m'étais adapté à ces « orientations ». J'avais surtout renoncé depuis très longtemps à changer quoi que ce soit à ce destin qu'avait tracé pour moi Jean Bourpailleur.

23

De toute façon, faut-il remuer le passé et se poser des questions sur les chemins que l'on emprunte, ceux que l'on laisse de côté? En y songeant, dans les rues de Clamecy, une vingtaine d'années plus tard, je me dis que notre vie s'était établie malgré nous, que nous nous étions laissé porter comme un fleuve dans son lit, laissant les choses venir sans les interroger, que l'habitude avait pris le dessus. Notre amour avait-il été un choix ou une circonstance? Qu'aurions-nous fait si Stanislas n'avait jamais disparu? Et s'il était réapparu?

Nous formions désormais un couple de solitaires, que seuls les agacements quotidiens semblaient unir.

Je sortis de cette rêverie lorsque Suzanne me regarda avec une malice que je ne lui connaissais pas. Je balayai rapidement mes pensées puis l'interrogeai d'un haussement de

sourcil. Elle me dit alors dans un sourire un tantinet embarrassé : « C'est bien quand même, parfois, l'imprévu. »

Ô Suzanne, ma Suzanne, que je n'avais jamais envisagé de laisser là, sur le bord de la route.